

FAUT PAS SEXAGÉRER

Charles Melman

Vous vous souvenez peut-être ou pas qu'à la fin de l'un de ses séminaires Lacan a dit « Moi, tout ce que j'ai fait, c'est avec mon petit bout d'inconscient ». Ça jette un froid quand on dit ça, parce que de façon générale, d'un enseignement ce n'est pas d'avoir un petit bout qu'on attend. Que lui fasse état de ce qui pourrait être une règle de franchise entre psychanalystes, c'est à dire que finalement ce qu'ils racontent et ce qu'ils fabriquent ça ne vient pas de n'importe où, ça vient forcément de leur inconscient, et qu'à partir de là, si je dirais, si les progrès accumulés depuis des décennies étaient effectifs, on pourrait peut-être se payer cette franchise qui éviterait de s'attarder sur des fixations, objectales ou autres, et puis donc effectivement d'instaurer un mode de rapports nouveau, ce dont on ne peut pas dire que ce soit tout à fait le cas !

Il se trouve que, c'est bizarre, mais c'est un philosophe qui a dit que le désir de l'homme c'était donc le désir d'être reconnu. Pas le besoin, pas le sexe. Le désir d'être reconnu, ce qui est du même coup dire quelle est sa fragilité moïque, et ne pas oublier que le totémisme n'est jamais loin. La preuve d'ailleurs est que de façon admirable, nous sommes en train d'y retourner avec le véganisme. Voilà que maintenant les animaux sont nos frères ! Comme quoi il y a toujours des soucis moïques qui ne sont pas résolus.

Alors, ce que le philosophe, qui était donc Hegel, ne pouvait pas dire était que ce désir de reconnaissance passe par un trait incontournable et, semble-

t-il, vraiment généralisable : il s'agit d'en avoir ou pas. C'est comme ça que l'on se fait reconnaître. Et avec, comme nous le savons, tous les types de problèmes que pose cette modalité de l'aliénation. Moi ce que j'ai adoré dans ma lecture, très précoce, de l'Ancien Testament, est que vraiment ça parle de ça tout le temps. C'est à dire que c'est d'abord une histoire de famille, car dans la famille il s'agit de savoir quel est celui qui l'aura et qui ne l'aura pas, et à partir de là comme on le sait les joyeusetés, d'assassinats, de substitutions, de ventes à l'ennemi... Enfin bref, c'est délicieux comme histoire, c'est tellement vrai. Dans la vie sociale cette fois, le problème est un petit peu différent parce que dans la rencontre avec autrui va immédiatement se mettre en jeu ceci c'est de nous deux, aussi égalitaires et fraternels soit-on, qui de nous deux est en position maîtresse. Alors si chacun consent à la position que l'autre lui donne, cela peut très bien être vouloir attendre de son interlocuteur qu'il occupe la position maîtresse. C'est tellement soulageant après tout, ne pas en avoir l'obligation. Mais donc dans la vie sociale, c'est moins une assignation, j'allais dire à domicile, une assignation subjective domiciliaire, mais le fait que ça passe par un autre, qui doit donc inmanquablement entrer dans le jeu, être complice.

Autrement dit, même dans la relation sociale inévitablement cette inégalité va se produire entre celui qui l'a et celui qui ne l'a pas. Il y a une seule modalité connue, mais qui est d'actualité elle aussi, qui dit que pour que l'on soit tous égalitaires, quelle chance, quel bonheur, cette modalité s'appelle le nationalisme. Lorsque l'on appartient au même groupe national, quels que soient l'âge, le sexe, la condition sociale, le machin, le truc, on partage tous, glorieusement, le même trait. Ce qui n'est pas dit encore à ce jour, et c'est bien dommage parce que ça pourrait quand même faire partie je crois des progrès moraux que l'on pourrait espérer de la psychanalyse, c'est que ce trait dans le nationalisme a systématiquement la figure de la mort. On est tous égaux devant la mort. C'est évidemment ce que le nationalisme a la charge, je dirais, de mettre en place.

Jusque-là on est dans la simplicité élémentaire. La première difficulté, ce que montre bien le nationalisme, c'est que je ne l'ai ce trait de l'avoir qu'à la condition d'y avoir renoncé, c'est à dire d'en avoir dévolu la propriété et l'autorité à un au-moins-un supposé qui a désormais, je dirais, la charge de guider mon instrument. C'est en tous cas, comme on le sait, ce qui vaut dans la religion. Or voilà un paradoxe qui dérange les facilités de l'imaginaire et la formule d'en avoir ou pas c'est que c'est de ne pas l'avoir que l'on est reconnu comme marqué par ce trait, qui signifie qu'il nous a été dévolu depuis le grand Autre, depuis l'au-moins-un.

Voilà un premier embarras logique qui renvoie immédiatement à la perplexité du rapport à la femme. C'est écrit en long et en large et admirablement dans les spéculations du petit Hans : comment se fait-il que, il a bien pu le vérifier, elle ne l'a pas, eh bien néanmoins elle l'a. Et donc à partir de là, bien sûr, quelle identification lui est promise.

Le problème qui là aussi se complique un petit peu de savoir donc si c'est de ne pas l'avoir qu'on l'a et dès lors comment se place la question de la différence des sexes et de l'autorité, c'est du côté de quel sexe – c'est une question tellement remarquable que, comme vous le savez, à ce jour elle n'a toujours pas été résolue. C'est épatant.

Donc ce qu'il faut ajouter, je dirais, à cette mise en place, c'est qu'une femme se caractérise non seulement du fait qu'à l'évidence elle ne l'a pas ce trait, ce trait anatomique, interprété ce corps – on en a très bien parlé durant ces journées, interprété ce corps qui ne vaut par la différence des sexes que parce qu'il est supposé être le message qui vient du grand Autre, et qui vous destine, qui vous assigne à telle ou telle position, sinon on s'en fout évidemment. Si on attache de l'importance à ce trait, pour se le faire enlever ou pour se le faire greffer, ou tout ce que vous voudrez, c'est parce qu'il ne prend son poids lui qui est bêtement réel que d'avoir une valeur symbolique. Ça c'est clair.

Mais en tous cas, sur la question de la femme, il est bien évident que son autorité à elle qui ne l'a pas apparemment, dans l'imaginaire, tient à ce qu'elle occupe la place Autre. Elle occupe la place Autre, c'est à dire qu'elle est colocataire avec l'instance au-moins-un, avec l'instance divine. Ça, c'est une colocation à laquelle je dirais on ne pense pas toujours, mais qui fait que et j'en viens à une platitude, c'est que si la femme effectivement ne l'a pas, le moins phi, le moins petit ϕ , elle l'est, c'est à dire que c'est toujours une déesse. Elle est toujours fondamentalement divine.

C'est ce qui à mes yeux rencontre un certain effroi des hommes pour l'aborder, de la nécessité souvent pour eux de se faire des muscles, de se donner du courage, de se gonfler comme ça un petit peu parce que évidemment sa réponse n'est pas certaine.

Mais l'autorité qu'elle tient, elle, dans le grand Autre, elle tient plus précisément à ceci, c'est que dans le grand Autre, le Réel dont elle tire son autorité, il est illimité. Il n'y a pas la castration comme du côté de ceux qui ont l'honneur d'être représentants du phallus dans le champ de la réalité. Son réel à elle, il est illimité, c'est à dire qu'aussi bien non seulement son pou-

voir n'est pas représentatif, comme l'est celui de son pauvre bonhomme, qui est toujours un représentant du phallus dans l'Autre. Mais elle, son pouvoir, il est réel et illimité.

Alors là moi je vous poserais volontiers une question, là, abrupte : quel est l'enfant qui ne sait pas ça ? Quel est l'enfant qui n'a pas pigé qu'il y a effectivement non pas une répartition des pouvoirs, mais une distribution des pouvoirs différents, et qui sont bien facilement en conflit l'un avec l'autre. Étant donné que ce qui est du côté de la mère dans l'Autre, ce réel, est le gardien de la vie, la vie qu'elle transmet, alors que de l'autre côté le pouvoir qui se soutient de l'au-moins-un, c'est à dire castré, il se soutient de la mort, de la mort à laquelle nous voue le sexe.

Et là encore dans ce petit rappel qui peut évidemment sembler abrupt où je n'en sais rien moi, je ne sais pas quel effet il vous fait, mais je ne fais que parler de l'expérience commune de chacun d'entre nous. Qui n'a pas pu éprouver ces étranges paradoxes, toujours irrésolus, et toujours sources d'emmerdements aussi considérables, inutiles, fastidieux, sans intérêt. Et lorsque l'on glose sur la psychanalyse et en particulier sur celle de Lacan, on méconnaît simplement que c'est la timide tentative de nous dégager un peu de ce genre d'aliénation.

Donc jusque-là j'ai posé la question du côté du rapport de l'individu à ce trait, l'individu, le Un. Et d'ailleurs le fait qu'il soit Un est déjà suffisant je dirais pour constituer cette reconnaissance première, être reconnu comme un individu n'est pas à la portée de tout le monde, surtout s'il veut occuper le champ de l'Autre. Il n'y a que l'au-moins-un comme individu dans le champ de l'Autre. Jusqu'au moment où je vous parle, mais cela va changer, il n'y a pas d'individus, il y a une masse continue, une foule. Donc jusque-là la question est donc celle du rapport de l'individu au désir de se faire reconnaître, de se faire reconnaître s'il en a ou pas. Il est bien évident que cela vaut pour nous aussi bien, faut pas s'exonérer, si j'ose ainsi m'exprimer.

Mais, si l'on pose la question à partir du sujet, non plus à partir de l'individu, alors là ça devient un peu plus amusant, un peu plus humoristique, vous ne semblez pas participer à mon humour, je le regrette. Ça semble un peu plus humoristique, parce que si un sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, par un S_1 qui l'autorise, dans le champ de la réalité, pour un S_2 qui lui représente quelque chose de l'Autre, quelque chose du réel. Si le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, eh bien il est fondamentalement bisexué, il est fondamentalement bivalent. Et toute la question clinique justement est de savoir si pour soutenir

son dire il va le soutenir du côté du S_1 ou du côté du S_2 , ce qui en général nécessite, puisque le thème de ces journées ce sont les avatars contemporains de la sexualité, ce qui nécessite pour qu'il se situe d'un côté ou de l'autre, une assignation à domicile, subjective, et qui lui vient du grand Autre, d'une autorité – ah, on ne l'aime pas l'autorité, j'en entends souvent parler, ce n'est pas bon l'autorité, mais l'autorité c'est primordialement ça. Ce qui fait qu'effectivement vous êtes imposés. On ne vous a pas demandé votre choix, on ne vous a pas fait voter. C'est comme ça !

Alors évidemment il y a à partir de là, comme vous le savez, toutes les figures que vous voulez de contestation etc.. Cela n'a pas une importance sensationnelle, si ce n'est de remarquer que du même coup, la féminité, si c'est l'Autre, c'est quasiment ce qu'il y aurait à refouler. Je vous demande pardon, mais est-ce que ce n'est pas le problème clinique des adolescents ? Et, comme on le sait, l'adolescence, elle peut se prolonger longtemps. Ce n'est pas un problème qui est spécifique à la personne, puisqu'après tout, dans les plus belles cultures et même pré-chrétiennes, la femme elle était effacée du champ social. Les femmes romaines, vous croyez qu'elles circulaient en bikini ? Les femmes romaines circulaient voilées. C'est incroyable ! Vous ne trouvez pas cela incroyable ? Il ne fallait pas les montrer. Donc l'opportunité, la nécessité de cette assignation venue de l'Autre, d'un au-moins-un dans l'Autre, pour dire au sujet « Toi, c'est de ce côté-là que tu fonctionnes ».

J'ai beaucoup aimé un jeune adorable qui vient me voir, parce qu'aujourd'hui les jeunes ils ne viennent pas à cause d'un refoulement excessif, ils viennent simplement parce que dans l'Autre ils ne trouvent personne. Donc du même coup, il n'y a plus d'Autre, il n'y a plus de vocation. Alors ils ne savent pas que dire, ils ne savent pas que faire. Ce que je trouve marrant, c'est que ce soit chez l'analyste aujourd'hui que l'on vienne pour essayer de résoudre le problème. Un problème qui à l'origine est plutôt celui de trouver un coach, un directeur de conscience. J'ai plusieurs fois raconté ce jeune, qui m'a beaucoup ému, bien sous tous rapports, adorable, sympathique, qui simplement dit : « L'autre jour j'étais avec un ami dans ma chambre et j'en ai éprouvé une certaine émotion. Pourquoi, me demande-t-il, faudrait-il désirer les jeunes filles ? » Quand je raconte cette histoire, je demande toujours à mon auditoire, je ne vais pas manquer de le faire avec vous, ça mettra un peu de l'inspiration dans ce que je raconte, vous, qu'est-ce que vous allez lui dire ? Pourquoi est-ce qu'il devrait désirer les jeunes filles ?

DE LA SALLE : « Parce qu'il a un corps. »

Oh, mais le copain il était très bien (rires), élancé, sportif, élégant dans ses mouvements, pas gauche comme le sont parfois à cet âge-là les jeunes filles ! Vous n'avez pas de meilleures réponses ?

DE LA SALLE : « On ne peut pas entendre cette question sous un autre aspect, plus concret ? »

Cher Nazir, qu'est-ce que vous lui dites à ce garçon, si tant est que vous lui disiez quelque chose !

NAZIR HAMAD : « Moi je n'ai pas de réponse à donner, j'attends sa réponse... »

Vous pouvez vous renvoyer la balle pendant quinze ans !

NAZIR HAMAD : « Si je pars de l'hypothèse qu'il n'a rien à en dire... »

Moi je lui ai répondu, je lui ai dit, le désir va naturellement vers les jeunes filles, parce qu'elles sont agréables à regarder (rires). C'est une tautologie, je suis bien d'accord. Ce n'est pas moi qui l'ai inventée, mais au mot il a quand même su, chez cet analyste-là, ce qui pouvait l'intéresser... Ce n'est pas forcément une loi universelle, mais c'était une occasion privée.

Qu'est-ce que vous croyez que cela a fait comme résultat ? Est-ce que ça a eu un bon effet ? On va mettre bon entre guillemets (rires). Eh bien oui ! Pour le plaisir, pour une fois, de l'analyste, il n'en a pas tellement, et aujourd'hui... enfin, je ne vous raconte pas les détails, mais en tous cas il a découvert la dimension de l'amour, la dimension du bonheur, et, ça c'est tout récent, la dimension de l'ennui (rires). Toujours la même... au bout d'un moment, après la découverte, le paysage est un peu trop plan fixe (rires).

Pour en revenir à la question actuelle, mais je n'arrivais pas pour ma part à mettre en place sans ces préliminaires très rapides, préalables. Eh bien il se trouve, et voilà de quelle façon à mon sens nous plongeons dans l'actualité. Avec cette division qu'opère le discours entre S_1 et S_2 , entre ceux qui vont se ranger, dans la subjectivation autorisée de leur énonciation, pour se situer du côté mâle ou du côté féminin. Et puis du côté Autre, il n'y a pas que les femmes. Il y a comme on sait tous ceux à qui se trouve récusé le fait de relever de l'au-moins-un, d'en être digne, c'est à dire toute la foule, la masse aussi bien des travailleurs, des migrants, bref ceux qui ne seraient pas dignes de représenter l'au-moins-un dans le champ de la réalité. Allez hop, c'est de ce côté-là que tu pars !

Eh bien, il se trouve que tous ceux qui occupent cette place, et qui sont donc nombreux, il se trouve que lorsque celui qui autorise le maître, l'au moins-un, se trouve venir à défaillir ou à manquer, ou à être supprimé, on en veut plus, on en a marre, et comme vous le savez il y a un grand philosophe qui a joué son rôle dans cette affaire qui en arrange beaucoup par ailleurs, bizarre, dans cette affaire qui vise à dévisser la référence paternelle, y en a marre !

Je me permets de signaler à ce propos quand même, parce que je trouve que ce n'est pas fait rituellement dans les textes, mais je ne les lis pas tous. C'est que ce que le brillant Michel Foucault, ce à quoi il a ainsi contribué, se payait pour lui d'un certain prix, le même que pour Wittgenstein, qui après avoir rédigé ses textes admirables, partait sur les quais maritimes à la recherche d'un matelot vigoureux. C'est à dire que cela se paye d'un certain prix, c'est à dire que si le phallus cesse d'être symbolisable, symbolisé, il n'y a plus que l'instrument réel pour contribuer à le maintenir, à le laisser subsister, à faire que l'on ne plonge pas dans une angoisse définitive, ce qui n'était pas le cas de Michel Foucault qui, lui, connaissait l'angoisse.

Donc, en tous cas, si le maître vient à défaillir, il va se produire ce phénomène dont Freud a parlé, en 1925 !, avec la psychologie des masses, la psychologie des foules, c'est à dire que du côté de l'Autre ça se met à remuer, ça ne fonctionne plus, puisque le maître ne s'avère pas à la hauteur. Et nous avons à partir de ce moment-là le type de phénomène, je ne vais pas refaire l'histoire, qu'aujourd'hui nous appelons populisme, c'est à dire la cohabitation d'un lieu qui se caractérise par un Réel qui n'a pas de limites, qui donc autorise tous les extrêmes que vous voudrez. Aussi bien, pour dire un mot à Alexandre Beine, aussi bien celui qu'il évoquait dans sa remarquable communication.

Tout est possible et bien sûr au premier chef la violence des rapports, et la revendication à l'égalité, alors que le simple rapport duel, du fait d'être imaginaire, le transforme ce rapport en un duel effectivement. Autrement dit que l'inégalité vient à resurgir inévitablement, automatiquement. Je l'ai chassée par une porte, elle rentre par la fenêtre ! Il n'y a rien à faire.

En même temps remarquez la chose qui n'est pas sans intérêt, en tous cas pour les phénomènes qui nous concernent, je parle de la France, tous ces gens n'ont pas de voix, VOIX, désignée. Il n'y a pas de voix dans le grand Autre. C'est la question « Pourquoi votre femme est-elle muette ? ». Mais oui, lorsque vous occupez la place du grand Autre, c'est une place qui ne

ménage pas l'espace, le réel propre à soutenir une voix. C'est pourquoi je dis toujours, en cherchant à être plaisant, vous voyez moi aussi je cherche à être plaisant, je dis toujours qu'une femme ou bien elle crie ou bien elle chante. À chacun de choisir ce qu'il préfère.

Dans ce contexte, et j'approche de ma conclusion, que devient le sexe, que deviennent les traits caractéristiques de l'identité sexuelle ? Que devient la subjectivation du sexe ? Chacun se trouve autorisé, du fait que dans l'Autre il n'y a pas de refoulement. J'en reviens là à la quotidienneté de la violence. Chacun se trouve autorisé à vivre sa bivalence originelle, au point que l'idéal ça va être évidemment celui d'un garçon de forme féminine, féminisé, c'est en particulier, cela s'illustre beaucoup dans la voix, maintenant les garçons ont des voix de haute, et puis pour la femme une femme androgyne, ce qui la rend, je dois bien le dire, tellement rassurante et tellement charmante. Parce qu'enfin, une femme androgyne, est-ce qu'on peut le dire entre nous, c'est quand même ce qu'un homme a toujours espéré. Enfin quelqu'un qui vous comprend !

Donc le fait, l'indexation de la sexualité aujourd'hui. Je voyais, vous l'avez peut-être vu, le bonhomme incroyable qui représentait la France à l'Eurovision, qui était dans la lignée du précédent autrichien, qui avait gagné l'Eurovision, et qui s'appelait Conchita Wurst (rires), on ne peut pas faire mieux, Conchita la saucisse à l'Eurovision. Il y en a eu bien avant, Michaël Jackson allait dans ce sens. Ils sont explicites etc., ce n'est pas la peine de développer tout ça.

Alors ça n'empêchera pas évidemment que dans ce dispositif il n'y en ait pas certains qui veulent être du genre superman, et d'autres du genre superwoman. Ça fait partie évidemment de ce que le dispositif autorise. Nous sommes à l'époque où cette efflorescence de possibilités, je dirais, s'enrichit chaque jour, où la question, je conclus là-dessus : qu'est-ce que le psychanalyste a à répondre à ceux qui viennent le voir sur ces problèmes ?

Je passe évidemment sur le fait qu'il y a un extraordinaire marché d'échanges hommes femmes, une bourse si j'ose dire, grâce à Internet, qui fonctionne de manière remarquable et efficace. Celui qui a un soir l'âme un peu solitaire, il peut arranger cela facilement, dans la demi-heure, en pianotant sur le site adéquat. Autrement dit, l'acte sexuel en tant qu'il n'engage plus le sujet ni son idéal. Et je suis à chaque fois surpris quand j'ai pour patient un jeune homme par exemple, qui va me raconter comme ça incidemment, un jeune homme là encore une fois bien sous tous rapports, eh bien que

dans la semaine il a couché avec un garçon. Ça ne lui a pas plu d'ailleurs, c'est pas un truc mais... ça n'a pas fait problème. La vie ordinaire continue, comme d'habitude, sans que cela en fasse un adepte. Seulement un film qu'il est allé voir, une expérience, un voyage, un trip.

Donc la question qui est la mienne est la suivante. Si Lacan parlait avec son petit bout d'inconscient, il s'est aussi arrangé de parler à partir d'une place où son enseignement était voué à être évacué, et à ce qu'on tire la chasse après. Faut remarquer que c'était aussi le cas de Freud. Faut remarquer que, ça c'est encore plus ennuyeux, c'est que c'est la propriété du discours psychanalytique de partir... de faire que son lieu d'émission c'est l'objet petit *a*. Si c'est le cas, effectivement, voilà ce que ça produit. Ça produit quoi, eh bien que l'instrument inouï, dont nous ne mesurons pas, nous, la portée et les conséquences et le caractère toujours tellement novateur, qu'il est possible d'introduire un peu de désaliénation du fait de notre prise par le langage. Un petit peu, autrement dit d'être un peu moins des guignols. Ce truc-là, s'il est vrai que c'est en tant que discours psychanalytique que ça prétend participer au lien social, c'est effectivement voué à ce que l'on vienne tirer la chasse. Moi je trouve absolument étonnant que dans notre culture, et en France où il est accessible, Lacan finalement est complètement oublié ou, si on le cite, c'est au titre comme ça d'un souvenir plus ou moins baroque, ou d'un trait sans conséquences.

Parler avec son petit bout d'inconscient, je faisais remarquer que ce n'était pas parler en essayant de faire valoir un gros bout, est-ce que ça assure, quand on sait qu'on prend la mesure tous les jours, aussi bien avec les patients qu'avec soi-même, que ce que c'est qu'une existence, dont on sait qu'il y a là vraiment le moyen de s'en extraire, non seulement pour être moins stupide, mais de s'en extraire pour être moins victime de cette insuffisance radicale à quoi nous mène le rapport au langage.

Alors voilà, est-ce que nos assemblées sont plus nombreuses ou moins nombreuses ? Est-ce que nos propos sont plus intéressants, plus ennuyeux, plus conventionnels ? Est-ce qu'il y a lieu de s'organiser en territoires autonomes ? Que chacun vive comme il veut ? Parce que la réponse de la psychanalyse est, sûrement pas. D'avoir l'audace de faire ce que j'ai fait avec ce jeune garçon, c'est à dire lui indiquer un chemin possible. Sûrement pas. On sait que c'est pas la bonne façon de faire, mais à chacun d'évaluer ce qui est là en jeu et puis son... moi, personnellement, avec la modestie de mes moyens – je ne suis pas un scientifique par exemple, ça m'a tou-

jours paru ce qu'il y avait de plus important. Et que le reste, évidemment il faut le vivre, on ne peut pas se réaliser en ermite, évidemment il faut le vivre, mais je veux dire que ça peut légitimement venir après, à côté, venir ensuite...

Eh bien, je vous remercie d'avoir supporté ce propos.